

SPLENDEURS ET MISÈRES

Images de la prostitution 1850-1910

« Les prostituées sont aussi inévitables, dans une agglomération d'hommes, que les égouts, les voiries et les dépôts d'immondices » - Parent-Duchâtelet, médecin-hygiéniste

« La femme est obligée de choisir entre acheter un homme, ce qui s'appelle le mariage, ou se vendre aux hommes, ce qui s'appelle la prostitution » - Victor Hugo (1854)

Du 22 septembre 2015 au 17 janvier 2016, le Musée d'Orsay à Paris (France) s'est transformé en « musée de tolérance » en consacrant une exposition tout aussi ambitieuse que spectaculaire sur la prostitution. Plus de 250 œuvres ont été exposées et ont démontré le caractère protéiforme et massif de la prostitution au cours de la seconde moitié du 19^e siècle. Sans jamais plonger dans le misérabilisme ni l'angélisme, le Musée d'Orsay a appréhendé le sujet avec beaucoup d'aplomb, sans aucun jugement de valeur. Les représentations de la prostitution par les plus grands courants de peinture (impressionnisme, fauvisme ou expressionnisme) ont constitué la majeure partie de l'exposition. Cependant, avec les médias naissants, tels que la photographie puis la cinématographie, visiteurs et visiteuses de l'exposition ont pu goûter à quelque surprise dans les espaces de l'exposition interdits aux publics âgés de moins de 18 ans. En effet, une pléthore de clichés photographiques (daguerréotypes) mais aussi de films à caractère érotique voire « osé » pour l'époque retraçaient sans complaisance l'univers de la prostitution. Nous avons visité cette exposition. Reportage.

Au 19^e siècle, il n'existe pas une prostitution mais des prostitutions. Racoleuses des Grands Boulevards, filles de maisons closes, fichées par la police ou encore courtisanes, demi-mondaines, leur quotidien est tellement différent. Mais qui est la mieux lotie de toutes ? Si du moins, il en existe une !

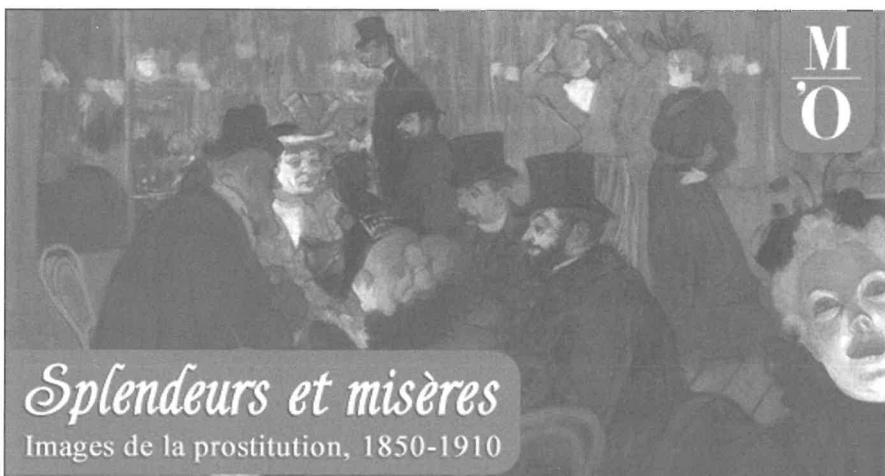
Qu'elles soient « pierreuse », exerçant leur activité dans la clandestinité et dans les profondeurs de la nuit, qu'elles soient filles « soumises » car elles doivent se plier aux règlements selon deux catégories distinctes (« filles de maison », pensionnaires de maisons de tolérance et « filles en carte », habitant dans leurs meubles ou dans un hôtel meublé), qu'elles soient « verseuses » employées par des brasseries à femmes ou qu'elles soient des filles « insoumises » à l'instar d'Anna Deslions, Cora Pearl ou encore Liane de Pougy, grandes courtisanes accueillant leurs admirateurs dans leurs

luxueux hôtels particuliers, force est de constater que le sexe tarifé est omniprésent dans le Paris du Second Empire refaçonné par Haussmann.

La prostitution est perçue alors comme un « mal nécessaire » et n'est, dès lors, pas considérée comme un délit. C'est sous le Consulat que s'organise la mise en place du système réglementariste, c'est-à-dire, l'encadrement et le contrôle de la sexualité vénale : les prostituées sont placées sous la tutelle de la police des mœurs et doivent se soumettre à un examen médical obligatoire (1802) tandis que l'existence des maisons closes est légalisée en 1804. Ce système réglementariste de la prostitution est présenté comme une mesure qui doit favoriser la lutte contre la propagation des maladies vénériennes.

À travers l'exposition du Musée d'Orsay, visiteurs et visiteuses découvrent tout d'abord

l'ambiguïté. Ainsi au cours de la seconde moitié du 19^e siècle, femmes honnêtes, prostituées occasionnelles, clandestines ou officiellement enregistrées, se mélangent dans l'espace public. En journée, alors que toute forme de racolage tombe sous le coup d'une interdiction, l'ambiguïté est de mise. Les « raccrocheuses » émettent des signaux discrets et équivoques (paroles, gestes, œillades et sourires aguicheurs, poses étudiées telles que la démarche chaloupée, ou les expressions significatives). La prostitution de rue a lieu principalement autour des cafés. Il est vrai que les terrasses peuvent se révéler de véritables endroits stratégiques pour les racoleuses. Mentionnons, entre autres, à titre d'exemple, la peinture d'E. Degas, *Femme à la terrasse d'un café le soir*, 1877, Musée d'Orsay. Les cafés-concerts et cabarets tels que le Moulin-Rouge, sont aussi des lieux de prostitutions prisés également par les touristes. Dès la tombée de la nuit, les filles en carte peuvent s'adonner à leurs activités de racolage car ces dernières peuvent se pratiquer de manière tout à fait licite. Dès lors, bals, cafés, cafés-concerts, théâtres mais aussi restaurants deviennent de nouveaux lieux de racolage de la prostitution bourgeoise. Ainsi s'y entremêlent spectacles et amusements, plaisirs du sexe et de la bonne chère. Il est tout de même surprenant de constater à quel point les prostituées sont omniprésentes en ces lieux alors qu'à la même époque, les femmes « respectables » sont soumises carrément à un processus de pudeur et de confinement dans la sphère privée. L'Opéra, fréquenté par la haute bourgeoisie et l'aristocratie, n'est, au demeurant, pas en reste dans le gai



Paris de la Belle Époque. La prostitution de haut de vol s'y invite allègrement sous les masques de la séduction libertine. Un monde de divertissement masculin où les femmes ne sont jamais que sujet du spectacle, objet de distraction sexuelle. Henri Gervex l'illustre à travers sa toile *Le Bal de l'Opéra de Paris*, 1886.

Visiteurs et visiteuses pénètrent ensuite l'univers des maisons closes ou bordels, de véritables « laboratoires » sociaux pour des artistes-peintres qui sont nombreux à les fréquenter. Les représentations qu'ils en donnent sont pleines de contrastes, passant de l'impudeur ou de la cruauté au désenchantement et à la bienveillance. Henri de Toulouse-Lautrec immortalisa à merveille les prostituées sans jugement moralisateur, sans voyeurisme. Il fut sans conteste l'un des rares peintres à montrer l'envers du décor de la prostitution dans les maisons closes à travers ses peintures *Les Deux Amies*, 1892, ou encore *Femme tirant son bas*, 1894.

La découverte de la photographie, en 1839, engendre une véritable frénésie du voir ce qui est normalement caché en raison d'une morale pudibonde et foncièrement hypocrite. La photographie est considérablement investie par l'érotisme et la pornographie. Les prostituées servent de modèles. Le cliché photographique rend ainsi visible ce qui se trame derrière les portes des « maisons de rendez-vous » dans un but toujours de satisfaire le plaisir masculin. Les courtisanes les plus célèbres aussi y trouvent un moyen de se mettre en scène, de vanter leurs charmes (*Album Reutlinger de portraits divers. Vol. 3 : La Belle Otéro, 1875-1917*).

Cependant, les photographes des archives de police dévoilent l'envers du décor et montrent à quel point le corps de la femme est réduit à néant : photos de syphilitiques avec leurs chairs à vif, prisons pour prostituées, etc.

Ceci dit, contrairement à la peinture, la photographie ayant pour thème la prostitution dans la seconde moitié du 19^e siècle n'a pas laissé beaucoup de chefs-d'œuvre.

In fine, épinglons des objets insolites voire déroutants qui retiennent toute l'attention des visiteurs et visiteuses pendant leur parcours au sein du Musée d'Orsay tels que la Canne de flagellation ayant appartenu à Valtresse de La Bigne, dite « chat à 6 queues », le Pique-couilles, dague défensive de ces dames ou encore le Fauteuil d'amour ou chaise d'Édouard VII. Ce « siècle de volupté »

fut créé tout spécialement afin que le Prince de Galles, Édouard VII, grand habitué de la maison close de luxe « Le Chabanais », surnommée « The House of All Nations » puisse en dépit de son embonpoint donner libre cours à ses fantasmes les plus érotico-acrobatiques.

Sigrid DIEU,
*Militante féministe,
Membre du Comité de rédaction
de Chronique féministe*

À lire également

- *Beaux-Arts Magazine*, octobre 2015.
- *Connaissance des arts*, Hors-série, « Splendeurs et misères - Images de la prostitution 1850-1910 ».
- *L'objet d'art*, Hors-série n°91, septembre 2015, Exposition au Musée d'Orsay, « Splendeurs et misères - Images de la prostitution 1850-1910 ».
- *Beaux-Arts*, Hors-série, « Splendeurs et misères - Images de la prostitution 1850-1910 », Musée d'Orsay.